

dit-elle, je vous ai envoyé chercher dans un moment d'urgence pour donner les soins de votre art et non pour attaquer la réputation de mon médecin que j'estime beaucoup. Si vous n'avez rien autre chose à faire ici, vous pouvez vous retirer. " Cette apostrophe imprévue ramena notre homme au sentiment des convenances.

Si l'on faisait sentir à tous ceux qui s'oublient de la sorte combien leur conduite est indigne de la profession et cruelle pour le malade, peut-être ces scènes se renouvelleraient moins souvent. Par malheur, on rencontre rarement des personnes aussi sensées que la mère de cette jeune fille, et l'on en voit bien plus souvent écouter avec complaisance et même fournir l'occasion de sorties de ce genre.

Comme le dit Hufeland : " Lorsqu'un malade passe d'un médecin à un autre, presque toujours il cherche à justifier cette démarche en disant beaucoup de mal du premier, à tort ou à raison, et malheureusement la politique des praticiens vulgaires les pousse à abonder dans ce sens, à déverser le blâme sur les méthodes de traitement qui ont été suivies avant eux. Ce n'est point ainsi qu'agit le médecin loyal. Il sent qu'une telle conduite manquerait de noblesse, en égard à son confrère, et serait même cruelle envers le malade, qu'il affligerait doublement en lui faisant acquérir la conviction, non-seulement que la peine et le temps ont été jusqu'alors dissipés en pure perte, mais qu'encore la maladie est devenue plus grave et incurable. On ne conçoit pas qu'un homme sensible puisse, par de pareilles déclarations, abreuver souvent d'amertume, les derniers jours d'un être qui souffre : si non par ménagement, du moins par humanité, il doit approuver ce qui a été fait avant lui, apaiser les doutes du malade, et chercher d'autres causes pour expliquer le défaut de succès."

Les médecins ont de justes titres à la considération comme au respect du public, mais s'il y a quelque chose capable de les leur faire perdre, c'est bien cet esprit de dénigrement que l'on remarque chez un trop nombre d'entre nous. En enlevant ainsi la confiance que le public doit reposer dans ceux qui exercent l'art de guérir, on diminue l'estime qu'il porte à la médecine elle-même. Nos confrères anglais ne sont pas à l'abri de tout reproche sous ce rapport, cependant, nous devons l'avouer, ils savent mieux pratiquer cette confraternité professionnelle nécessaire au maintien de l'honneur et de la dignité du corps médical. Au lieu de se déprécier mutuellement, ils savent donner à propos une haute idée de leurs capacités respectives, et de la valeur de l'art lui-même. Par ce moyen, ils montent tous ensemble dans l'estime générale et acquièrent la confiance et le respect du public. Si nous voulons être traités avec les égards qui nous sont dus à tant de titres, pénétrons-nous donc bien de ces préceptes d'Hufeland :